

Le sort en est jeté : une lutte terrible et sanglante s'impose. Impossible de l'éviter, à moins qu'on se résigne à se faire massacrer par les Indiens. C'est pourquoi le prêtre parcourt les rangs de son peuple ; il lui parle de Dieu qui peut les protéger s'ils implorent son secours, et, pour les encourager à la résistance, il leur représente la lâcheté bien connue des sauvages en présence d'un ennemi bien résolu. Puis, comme aucune bravoure ne peut rien contre un tel nombre, M. Lafèche fait vœu au nom de ses gens d'observer un jeûne solennel et de chanter trois grand-messes s'ils sortent sains et saufs de l'impasse où ils se trouvent.

Malgré tous les efforts qu'ils font pour les arrêter par des remontrances amicales, les Sioux continuent à avancer. Plusieurs sont déjà à portée du fusil. Un surtout se fait remarquer par son audace : il se tient constamment à l'avant-garde et semble vouloir avoir l'honneur d'être le premier à pénétrer dans le cercle formé par le camp des métis. Vainement l'avertit-on de ne pas avancer davantage : il veut à tout prix foncer sur le camp qu'il croit évidemment voué à une perte certaine. Une balle lui fait mordre la poussière, et M. Lafèche reconnaît en lui l'un des deux Sioux auxquels il avait précédemment sauvé la vie.

Ses compatriotes jurent alors de venger sa mort. Ils se précipitent vers les métis et leur envoient le contenu de leurs armes ; mais il leur faut vite reculer devant le feu nourri et bien mieux dirigé des gens de M. Lafèche. Les Indiens élargissent alors leurs rangs et cernent à distance le fort improvisé de charrettes et de remblais de terre. Les assiégés ne vont-ils point fléchir devant la furieuse attaque de tant de monde ? C'est maintenant une véritable grêle de balles et de flèches qui pleuvent sur le cercle de bois et de terre.

Mais les métis sont d'excellents tireurs ; ils ménagent leurs munitions et, de la place avantageuse où ils s'abritent, ils s'efforcent de faire trouver une victime à chacun de leurs coups.

Aux horribles chants de guerre, aux provocations et aux excitations au courrage des chefs sioux, les métis répondent par des hurras étourdissants chaque fois qu'ils ont des preuves que leurs projectiles ont porté. Vainement l'ennemi essaie-t-il de les prendre d'assaut ; une volée qui sème partout la mort et les blessures part alors du petit camp, dont les défenseurs savent bien qu'ils sont perdus s'ils laissent l'ennemi approcher trop près.

Même le missionnaire semble sous l'influence de l'odeur de la poudre. " Votre ami, qui n'avait pas jugé convenable à son caractère de prendre le fusil, avait décidé qu'au moment suprême il lèverait sa hache sur la tête du premier coquin qui oserait mettre la main sur sa charette," écrit-il quelque temps après l'événement. (1)

(1) A un ami; Saint-François-Xavier, 4 sept. 1851.